

David Chariandy 33 tours

Roman traduit de l'anglais
par Christine Raguet



ZOE

33 TOURS

AUX ÉDITIONS ZOÉ
DU MÊME AUTEUR

Soucougnant, 2012

DAVID CHARIANDY

33 TOURS

Traduit de l'anglais par Christine Raguet

ZOE

**écrits
d'ailleurs**

*La collection Écrits d'Ailleurs
est dirigée par Regula Locher.*

*Les Éditions Zoé remercient une fondation privée genevoise
et le Centre National du livre pour leur soutien
à la collection Écrits d'Ailleurs.*

La traductrice remercie Martha, Moya, Nicole
et Pierre pour leurs judicieux conseils.

Titre original: *Brother*

© 2017 David Chariandy

Published by arrangement with McClelland & Stewart, a division
of Penguin Random House Canada Limited.

© Éditions Zoé, 11 rue des Moraines
CH-1227 Carouge-Genève, 2018
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture: Silvia Francia

Illustration: © Greg Heinimann

ISBN 978-2-88927-590-8

ISBN EPUB: 978-2-88927-591-5

ISBN PDFWEB: 978-2-88927-592-2

*Les Editions Zoé bénéficient du soutien
de la République et Canton de Genève,
et de l'Office fédéral de la culture.*

Pour Austin

Une fois, il me montra son coin à lui dans le ciel. Un poteau électrique, dans un parking à l'abandon, tout rongé par les mauvaises herbes. En levant les yeux, on voyait qu'y monter présentait des dangers. Les câbles d'alimentation sur des isolateurs, le baquet d'où sortent les fils, qu'on appelle un transfo, les prises pour les pieds, salement rouillées, qui s'élèvent vers un ciel méchamment découpé par des câbles sous tension. « À mesure qu'on monte, on entend l'électricité, m'avait-il prévenu. On la sent te faire grincer les dents et alimenter une cité de la peur à l'intérieur de ton crâne. Mais si tu arrives tout en haut, disait-il, c'est que tu es bon. Tout cet air et cette vue qui s'offrent librement à toi. En bas, les rues deviennent soudain des réseaux que tu peux déchiffrer. »

« Un super poste d'observation, avait ajouté mon frère. Un des meilleurs de tout le quartier, mais si tu poses par inadvertance le pied sur une ligne, si tu touches de la main le mauvais morceau de métal pendant que tu en frôles un autre, tu es grillé. Suspendu raide comme un épouvantail, tout fumant dans l'air, d'un noir absolu exposé à la vue de tous. » « Tu veux te lancer comme ça ? » m'avait-il demandé. « Alors, quand tu grimpes, avait-il dit, il faut que tu

fasses attention. Il faut que tu observes ton grand frère et que tu suives pile tous ses mouvements. Il faut que tu visualises chaque déplacement avant de le faire. Te souvenir absolument de chaque détail de la montée.»

Il m'apprit cela, mon grand frère. La mémoire n'a rien à voir avec le vieux, le gris, le très lointain. La mémoire, c'est la stimulation musculaire de l'instant présent. Un enfant que cette vibration crânienne, l'ivresse de pouvoir, pousse à la bravoure.

« Et si tu ne te souviens pas parfaitement, tu perds. »

1

Elle est revenue. Le bus s'éloignant d'un talus de neige sale révèle sa présence de l'autre côté de l'avenue. Ce n'est plus une fille du quartier, c'est une jeune femme à présent, en bottines à talons et vêtue d'un manteau ceinturé de près pour se protéger du froid et de l'obscurité. Elle porte un sac à dos, pas une valise, et c'est bien en cela qu'elle devient Aisha. À cette façon qu'elle a de mettre ses affaires sur son dos d'un geste impatient et brutal avant de poser les pieds sur l'asphalte pour traverser les voies souillées de sel qui nous séparent.

« Tu n'es pas habillé pour un temps pareil, dit-elle.

— Ça va. Je n'ai pas attendu longtemps. Tu as l'air en forme, Aisha. »

Elle fronce les sourcils, mais accepte que je la prenne longuement dans mes bras, jusqu'à ce que nos corps se séparent et que nous commençons à avancer en direction de l'est, mentons baissés pour nous protéger du vent qui s'engouffre entre les immeubles autour de nous. Une voiture qui approche éclaire

subitement son visage et c'est vrai, elle a vraiment l'air en forme. Toujours cette même peau brune avec des nuances cuivrées, toujours ces mêmes cheveux de « bâtarde » qu'elle méprisait jadis. Mais voici dix ans que nous ne nous étions pas parlé. Et dans l'épais silence qui nous entoure, la plus minime manifestation de mauvaise foi pourrait ruiner ces retrouvailles. Un camion nous dépasse soudain sur l'avenue dans un terrible vacarme, en projetant de la neige fondue sur nos jambes de pantalons et nos chaussures. Aisha lâche des injures, mais lorsque nos regards se croisent, elle esquisse un petit sourire.

« Accueillie en bonne et due forme, dit-elle.

— Tu as tout de même l'air un peu fatiguée. Je t'ai préparé un lit.

— Merci, Michael. Merci d'avoir offert de me loger. Je suis désolée de ne pas l'avoir dit plus tôt. Ma tête, ces derniers temps. Et tu me connais, je n'ai jamais été douée question amabilité. »

Elle était à l'étranger quand elle avait appris que son père venait d'être admis en soins intensifs et au cours de la conversation téléphonique qu'elle eut avec moi, elle me décrit aussitôt comment la panique, mais aussi une confuse colère avaient entièrement pris possession de son cerveau. Dans les rares lettres qu'il lui avait écrites, il lui avait indiqué qu'il se sentait fatigué, mais il n'avait pas révélé le cancer. Elle avait pris une longue succession de vols pour rejoindre Toronto, puis un car Greyhound jusqu'à l'établissement de soins palliatifs de Milton, la petite ville dans laquelle il s'était tout récemment installé. Elle était restée auprès de lui pendant la semaine, jusqu'à la fin ; ils avaient eu du temps pour parler, mais vraiment pas assez. « Qu'y avait-il à dire ? » me demanda-t-elle d'une

voix enrouée au téléphone, la ligne suspendue après cela dans un vide qu'il me fut impossible de combler. Cet appel venu de nulle part. « Viens me voir », lui dis-je, le doute s'immiscant dans ma voix même lorsque j'insistai. « Viens chez moi au Park. »

Le Park, c'est tout ce qui nous entoure. Cette concentration d'immeubles collectifs en bande, de maisons en enfilade et de tours en béton collées les unes aux autres, se détachant ce soir sur un ciel d'un violet terne à cause de l'éclairage blafard de la ville. Nous approchons de l'extrémité occidentale du pont de Lawrence Avenue, un monstre de béton armé, de plus de deux cents mètres de long. Des centaines de pieds plus bas se trouve la vallée de la rivière Rouge qui traverse les banlieues en suivant son propre cours, faisant peu cas des réseaux établis par l'homme. Mais nous ne voyons pas la Rouge ce soir et nous venons d'arriver au Waldorf, un lotissement de maisons en enfilade à proximité du pont, faites de briques effritées couleur saumon, dont l'angle nord-est est immuablement recouvert de bâches bleues claquant au vent. L'appartement où habitait Aisha avec son père il y a dix ans se situe au sud du bâtiment, la portion recherchée, loin du trafic. Mais le côté où j'ai passé toute ma vie donne sur le dense va-et-vient de l'avenue, exposé aux constants crissements des pneus sur l'asphalte. Je mets Aisha en garde contre les plaques de béton descellées sur les seuils et je me sens soudain gauche en glissant la clé de laiton dans la serrure. J'ouvre la porte sur un séjour qu'éclairait de bleu, par intermittence, les lumières d'une télévision dont le son est coupé. Il y a un canapé, dossier face à nous, et dessus, une femme aux cheveux grisonnants, qui ne se retourne pas.

Je fais signe à Aisha qu'il ne faut pas faire de bruit. J'enlève mes chaussures de façon ostentatoire, et toujours avec nos manteaux sur les épaules, je lui fais rapidement traverser le séjour. La femme sur le canapé continue à regarder la télévision muette – le mime d'une interview au cours d'une émission-débat, un invité célèbre renverse la tête en riant. Je guide Aisha dans un minuscule couloir jusqu'à la seconde chambre. Une petite lampe projette un cercle lumineux sur un bureau, des lits superposés, un matelas et des draps uniquement sur le lit du bas, celui du haut ayant été entièrement dépouillé il y a bien longtemps; même le matelas a disparu, ne laissant que le squelette de lattes de bois. Je ferme la porte derrière nous et dans la soudaine exigüité de la pièce, je me lance dans les explications. Nous n'allons bien sûr pas dormir tous les deux dans ce lit. J'irai sur le canapé du séjour qui est tout à fait confortable, garanti. Je lui montre la serviette et les couvertures supplémentaires posées bien en évidence sur les draps du lit du bas. Je m'arrête quand je remarque qu'Aisha a les yeux dans le vide et qu'elle n'a pas laissé son sac à dos toucher le sol.

« Ta mère ne parle plus? demande-t-elle.

— Si, elle parle. C'est juste que parfois elle se tait, surtout le soir.

— Désolée, me dit-elle en remuant la tête. Je n'aurais pas dû venir. Je vous dérange. »

Des giclées de bouillie de neige éclaboussent la fenêtre de la chambre. Encore un camion passé trop près du trottoir. Mais à la suite de ce bruit soudain, un sentiment m'envahit, un sentiment de honte, peut-être, pour avoir imaginé que je pourrais essayer de conclure ainsi notre conversation de ce soir. En par-

lant de notre organisation pour la nuit et des serviettes. En me souvenant qu'elle est là à cause du décès de son père, sans pourtant me rappeler que cette pièce est hantée par l'ombre de cette autre perte, qui se mesure à l'aune des dix années de silence entre nous.

«Je pense toujours à Francis», dit-elle.

Francis était mon frère aîné. Ce nom, une petite frappe allait se vanter de le connaître, ou des parents allaient le proférer comme une mise en garde. Mais avant tout cela, Francis était cette épaule, nue et chaude, pressée contre moi, ce corps presque toujours à portée de peau.

Notre mère était venue de Trinidad, dans ce que les parents de sa génération appelaient les Antilles anglaises. C'est un pays que Francis et moi, tous les deux nés et élevés ici, au Canada, avions visité une fois et que nous reconnaissions vaguement à ses mots, ses sonorités et ses goûts. C'est un pays qui expliquait la présence dans notre maison de certaines boissons comme le mabi et le bissap, et aussi le Peardrax au nom inexplicable – Francis m'avait une fois fait croire que c'était un nettoyant pour salle de bain. En quelque sorte, nous avons l'impression que les Antilles anglaises donnaient un sens à la présence dans notre maison d'autres objets tout aussi étranges, comme la boule à neige des chutes du Niagara ou la menace persistante du quarante-cinq tours d'Anne Murray, *Snowbird*. C'est un pays peuplé de parents que nous n'avions rencontrés que brièvement, qui existaient à présent sur des photos en noir et blanc, des images spectrales qui étaient censées justifier nos yeux, nos sourires, nos cheveux et notre ossature.

Il y avait dans la maison une autre vieille photo que Francis découvrit quand nous étions petits, rangée dans un recoin secret de l'armoire de la chambre

de manman. On y voyait un homme à la moustache si soigneusement taillée qu'on l'aurait dite peinte. Il portait une veste de couleur claire, le col ouvert de sa chemise rebiquait légèrement. Des mots d'autrefois comme *suave* et *débonnaire* venaient à l'esprit, ou du moins c'est ce qu'ils font maintenant. Cet homme était notre père, lui aussi venait des Antilles anglaises, et il vivait à présent quelque part en ville, bien qu'il ait abandonné notre foyer quand Francis avait trois ans et moi seulement deux. La photo n'était pas parfaitement nette, et je me souviens qu'enfants, Francis et moi scrutions attentivement l'image floue de ce visage d'homme afin d'y trouver un détail reconnaissable. Sa peau était beaucoup plus sombre que celle de manman, pourtant on nous avait dit qu'il n'était pas noir comme elle, mais quelque chose qu'on appelait «indien» – même si cette identité semblait perdue dans la médiocre qualité de cette photo, ou dans l'épaisseur de gomina Brylcreem, comme étalée à la truelle sur ses cheveux, tout aussi artificiels que la coiffure amovible d'un bonhomme Lego.

En vérité, aucun de nous, ni moi, ni Francis, ni manman, n'était très intéressé par le passé gris des photos. Nous avons largement assez à explorer rien qu'ici, et surtout, nous avons le défi continu de ce que notre mère appelait les «opportunités». Manman travaillait comme femme de ménage dans des bureaux, des centres commerciaux et des hôpitaux. Elle était aussi l'une de ces mères noires qui refuse de rechercher ou d'accepter l'aide des autres. Qui refuse de subir la moindre entrave à son sentiment d'indépendance ou à la conviction qu'elle finirait par arriver. Par conséquent, si un travail se présentait soudain dans un lieu éloigné de la ville, mais qu'il offrait la

promesse d'opportunités futures, ou si, tout aussi soudainement, l'opportunité d'un emploi rémunéré une fois et demi le tarif normal se profilait, elle l'acceptait, quitte à laisser seuls à la maison ses deux jeunes garçons.

Elle n'était jamais ravie de nous abandonner, et si elle apprenait, la veille, qu'un travail de nuit était imminent, elle prenait sur son précieux temps de sommeil pour cuisiner et se préoccuper des détails des repas et des activités du lendemain. Si nous avions des devoirs, elle installait les cahiers sur la table de la salle à manger à côté des assiettes de ragoût de viande aux légumes verts ou de riz avec une fricassée de poulet. Il y avait de la tendresse dans les plats qu'elle préparait, de l'amour dans un plat rendu parfait grâce à la touche fruitée du piment scotch bonnet. Mais, dès l'instant où elle commençait à enfiler son manteau et ses chaussures, il fallait voir son état : épuisée, presque accablée de remords, qu'elle n'exprimait pourtant que par d'amères remontrances et d'in vraisemblables menaces. Sa voix, sévèrement formée à l'anglais de la Reine, prononçait alors des menaces extirpées des plus infernaux tréfonds de l'histoire.

« Tu ne dois pas ouvrir la porte si tu entends quelqu'un, tu ne dois pas monter le chauffage. À aucun moment tu ne dois allumer le four ou les feux de cuisson. Tu entends ce que je te dis, Francis ? Je vais roussir tes fesses si je reviens et que je te trouve toi ou ton frère blessé. Absolument pas de télé du tout après huit heures si je ne suis pas revenue d'ici-là. Pas d'*Agence tous risques*, ni de cette Mrs. T, ni n'importe quelle autre bêtise d'histoire de gangsters chez moi. Ah oui, tu souris maintenant ? Tu crois que je blague ? Tu crois que tu es trop grand pour m'écouter ? Eh ben,

Achévé d'imprimer
en septembre deux mille dix-huit
sur les presses de CORLET,
à Condé-sur-Noireau, France,
pour le compte des Éditions Zoé
Composition Joseph Maye, Genève